

La Déchéance d'un homme

de Dazai Osamu

Centre national de ressources textuelles et lexicales : <http://www.cnrtl.fr>

I. Informations générales

1. Biographie de l'auteur

L'auteur japonais Dazai Osamu naît en 1909 au sein d'une famille de grand propriétaire terrien au nord de l'île de Honshu sous le nom de Tsushima Tsuji. Il se fait connaître en 1933 avec *Gyofuku-ki* (Chronique d'une métamorphose) et *Omoide* (Souvenirs). Très tôt se discernent chez lui une tendance à l'autodestruction, un instinct de révolte contre l'ordre et la morale qui, après-guerre, le feront ranger avec Sakaguchi Ango, parmi les auteurs dit « *burai ha* », sans foi ni loi. Il est exclu de sa famille après une tentative de suicide ratée avec sa compagne qui seule, perdit la vie, ceci provoquant une rupture avec son attachement au Marxisme et à l'Imaginaire chrétien. Après son internement en hôpital psychiatrique, il cherche à renouveler son style dès 1936 avec *Bannen* (Fin de vie) écrit sous la forme d'un testament. Il emprunte au quotidien un langage qui devient comme par enchantement un récit romanesque. Au lendemain de la guerre, il devient « l'écrivain à la mode », et produit à

un rythme effréné des œuvres telles que *Billon no Tsuma* (La femme de Villon) et *Shayo* (Soleil couchant), portrait très pessimiste et acide de la société japonaise de ce temps-là en 1947.

La déchéance d'un homme, commence à paraître en revue quelques jours avant son suicide et quoique fortement teinté de références autobiographiques, ce récit relève avant tout de l'art de la fiction. Cette caractéristique distingue des tenants des *Shi-shosetsu* (roman à la première personne) qui dominaient depuis trois décennies. L'usage de la première personne permet une savante mise en scène par laquelle le lecteur, littéralement –captivé– entre dans une sorte de pacte de confiance avec le lecteur. Pour conclure, nous nous permettons de nous concentrer sur le *burai-ha*, groupe d'auteur auquel Dazai Osamu est inclus.

Le *Burai-ha* était un groupe d'écrivains qui exprimaient leur absence de but et leurs crises identitaires dans le Japon d'après-guerre. Bien qu'ils ne formaient pas une école littéraire, ces auteurs sont liés par une approche similaire de leur thème et de leur style littéraire. Leur thème récurrent est celui d'un anti-héros s'opposant aux conventions sociales jugées obsolètes, pour aspirer à la liberté, même si celle-là est synonyme de destruction. Les trois grands auteurs de ce mouvement sont Ango Sakaguchi, Sakanosuke Oda et Dazai Osamu. Cependant, notons que certains critiques et spécialistes de la littérature ont tendance à en inclure d'autres dans ce mouvement tels Ishikawa Jun, Ito Sei ou Hirabayashi Taiko. Notons enfin que le choix du mot « *Burai* » (sans « foi », « âme ») le fut par des critiques japonaises proches du mouvement conservateur et non par des lecteurs ou chercheurs.

2. Le livre

La déchéance d'un homme décrit le portrait de la vie d'Oba Yozo, une personnalité tourmentée incapable de révéler sa nature réelle à autrui, préférant se construire une façade sociable plutôt que d'être « découvert ». Le roman se compose de trois carnets, en plus de la préface écrite par l'auteur lui-même qui annonce le contenu. Le roman est originalement intitulé Ningen Shikkaku 人間失格 et « No longer human » en anglais. Sa version française est traduite du japonais par Georges Renondeau et est disponible depuis 1990 aux éditions Gallimard, connaissance de l'Orient, Série Japonaise.

Avant de nous focaliser sur le contenu de l'œuvre, nous nous permettons de vous proposer la définition du mot déchéance selon le Centre national de ressources textuelles et lexicales du CNRS « Tomber dans un état inférieur à celui où l'on était ; succomber ; avoir le dessous ». Le terme provient du latin *decadere* « tomber », et est donc le nom savant de la décadence. Notons enfin que le terme déchéance fut dans un premier temps utilisé pour la symbolique du déclin de l'empire romain.

II. Analyse du Contenu

Bien que nous pourrions dresser un plan de cette œuvre par idéologie ou thème, nous avons choisi de présenter celle-ci en suivant le plan original du récit, afin de pouvoir mieux suivre la progression de la trame principale et respecter certains codes académiques (dans le cas du lycée).

1. Préface

Dazai Osamu présente son œuvre de façon volontairement simpliste et épurée à travers trois photographies de la même personne commentées par une tierce personne. Si le roman est écrit à la première personne, le « il » est ici de rigueur comme pour instaurer une certaine distance avec la réalité.

La 1^{ère} photo est celle de la jeunesse représentée par un enfant d'une dizaine d'années entourée des filles de sa famille. D'emblée, l'accent est centré sur l'esthétisme, la singularité et la différence des points de vue. Ici, l'auteur comment le sourire niais de l'enfant qu'il trouve d'une laideur repoussante, et critique ceux qui trop nombreux pourraient le penser « mignon » sous seul prétexte d'un sourire et de sa jeunesse : l'auteur compare l'enfant à un singe mais en note la singularité précoce. Evidemment, il s'agit d'une photo représentant le « il » du roman, c'est à dire l'auteur lui-même dans les limites biographiques de ce texte qui demeure une fiction. La deuxième photo est celle d'un étudiant jugé très beau. Cette fois-ci celui-ci semble esquisser un sourire avec art. L'auteur décrit la beauté rare de ce jeune homme. La troisième photo représente une personne plus âgées aux nombres d'années qu'on ne peut deviner, l'homme semble y avoir perdu le sourire indéfiniment, ce qui est aussi jugé extrêmement repoussant par l'auteur.

Il s'agit ici des conséquences de sa déchéance, qui sont ainsi énoncées au lecteur afin d'éveiller sa curiosité envers des événements qui auront lieu. On peut de plus noter d'ores et déjà un rapport à l'esthétique, à l'imaginaire et au « signe » très présent, pour les lecteurs

les plus structuralistes. Sur les photos, le décor très stéréotypé (famille, école, foyer) pour renforcer l'individualité à travers le texte, celui-ci étant entièrement focalisé sur l'égo, le « soi », ce qui ne traduit pas dans ce cas un manque d'humilité, la déchéance étant le thème de l'œuvre. Ainsi, l'œuvre est à dissocier de celles comme « Les mots » de Jean Paul Sartre, puisque l'auteur passe ici par un « il » qu'il observe et juge de façon très sévère.

2. Le 1^{er} carnet

L'auteur commence à la première personne sous forme de carnet de témoignage, cela permettant au lecteur une intimité avec le protagoniste, une identification (une catharsis) plus aisée. Ce carnet nous raconte la vie de Yozo, le nom du protagoniste utilisé, suggéré mais non écrit. Ce dernier est le plus court des trois pour les raisons suivantes : il s'agit de souvenirs d'enfance donc lointains d'une manière spatio-temporelle comme mémorielle ; la deuxième raison étant simplement d'ordre pratique : l'auteur publiant son œuvre sous forme de parties dans une revue spécialisée, il doutait alors du succès de celle-ci et ne publiait que quelques pages au début.

Le nihilisme caractérisant l'œuvre se présente dès la première phrase du carnet « *J'ai vécu une vie remplie de honte. Pour moi, la vie humaine est sans but* ». Ce symbolisme du vide, dès l'enfance, se présente dans le rapport qu'entretient l'individu avec l'objet, le matériel. Il s'auto-dénonce « *mélancolie de savoir que la vie humaine dépend de ses mesquineries* », quand il parle des draps, et du confort de ceux-ci. L'auteur énonce un rapport entre le bonheur et le rapport à soi avec le matériel et le répit, comme si ils étaient

interdépendants. Ceci est présenté dans un passage où l'auteur explique ne pas connaître la sensation de faim, à laquelle il attache tellement peu d'importance qu'il ne l'a jamais ressentie. (ndlr : S'agissant là d'un résumé littéraire, nous n'ouvrirons donc pas un angle d'étude centré sur la psychologie de l'auteur, lui même n'ayant que des références freudiennes de l'époque).

« « Quand on ne mange pas, on meurt » J'avais les oreilles rebattues de cette phrase ennuyeuse pleine de menace. Cette superstition (pour moi, aujourd'hui encore c'est une superstition) me causait toujours de l'inquiétude et de la crainte. « Quand on ne mange pas, on meurt » ! C'est pour cela qu'il faut travailler » De tels propos étaient pour moi difficiles à comprendre, obscurs, mais ils me semblaient menaçants au plus haut point. Je ne comprenais pas du tout pourquoi les gens ont une occupation. Mon idée du bonheur et celle que s'en font les autres se contre disaient tellement que j'en éprouvais un malaise tel que, la nuit, sans cesse, je me retournais dans mon lit, je gémissais, je devenais presque fou. En fait n'étais-je pas heureux ? Depuis mon enfance, on m'avait souvent répété que j'étais un être heureux. Pourtant, je m'étais toujours affligé de tourments d'enfer : les gens qui prétendaient que j'étais heureux étaient infiniment plus heureux que moi ». Il explique ensuite son rapport à autrui dans lequel il se sent obligé de jouer un rôle, pour ne pas éveiller les soupçons quand à sa véritable nature. « C'est pour ça que je suis devenu un bouffon ». Il poursuit ensuite les explications sur son rôle de « pitre » dans le cadre scolaire jeune pour éviter d'être dévoilé « Je pouvais faire n'importe quoi, mon but était de faire rire le monde ».

Le protagoniste nous explique aussi que grâce à la richesse matérielle de sa famille qui aurait aussi selon lui « le bras long », il est cependant très respecté. Notons toutefois que ce dernier avoue ne pas étudier et préfère faire des caricatures. On note alors les premiers éléments référant à la culture chrétienne quand il s'agira de vouloir introduire son analyse d'une société où l'hypocrisie serait latente : « *Comment ? Tu avoues ta méfiance à l'égard d'autrui ? oui ? Depuis quand es-tu devenu chrétien ?* » me dira sûrement un railleur. *Mais je crois que la méfiance n'appartient pas au premier chef du domaine religieux. N'est-il pas vrai que les hommes (y compris les railleurs) ne pensent ni à Jéhovah ni à quelqu'un d'autre quand ils se méfient les uns des autres ?* ».

Ce carnet se conclue sur les confessions du protagoniste sur sa féminité, qu'il assume et revendique sans aucun préjugé : ainsi il détache la sexualité du genre, dans la mesure où ce dernier demeure hétérosexuel, il considère donc que ses caractéristiques considérées comme féminines peuvent être propres à chacun.

3. Le deuxième carnet

Le deuxième carnet est celui du passage : de l'adolescence à celui de la vie d'adulte. Il paraît en effet très simpliste mais notons que cela tient plus du genre autobiographique de l'œuvre que de l'auteur. Le protagoniste entre au Collège (japonais) bien qu'ayant raté son examen, il ironise d'ailleurs sur le fait que c'est probablement l'opulence de sa famille qui lui en aurait permis l'accès. Il devient populaire dans sa promotion en raison de «ses bouffonneries», son rôle ayant du succès qu'il explique une fois de plus en utilisant le symbolisme chrétien « *Je crois bon d'expliquer qu'à cette époque mon déguisement de bouffon s'ajustait de mieux en mieux sur moi, de sorte qu'il m'était devenu inutile de me*

donner beaucoup de peine pour me jouer des gens. Mais n'étais-ce pas surtout parce qu'entre une représentation au milieu des siens ou chez les autres, dans son pays ou en terre étrangère, il existe une différence de difficulté qui est insurmontable, même pour un homme doué de génie, même pour Jésus, fils de Dieu ? ».

Cependant, un certain camarade, décrit comme laid et idiot, semble découvrir la supercherie, Yozo élabore alors une stratégie : devenir son ami pour vérifier qu'il ne soit pas dénoncé. Ce nouvel –ami- lui dit alors « *tu seras aimé par toutes les femmes* ». Cependant, cet innocent compliment est pour le protagoniste une véritable « *prédiction diabolique* ». On note aussi un humour noir présent dans un machisme que l'auteur exacerbe volontairement. Il compare les femmes avec les démons traditionnels japonais, qu'il suffisait de nourrir pour calmer. Il devient passionné de peinture, mais selon lui, proposerait en classe des peintures d'une beauté esthétique générale mais commune pour ne pas se révéler. Après son diplôme, il souhaite entrer aux Beaux-arts de Tokyo mais il ira finalement au Lycée supérieur en suivant la volonté de son père. C'est à partir de cet événement que le lecteur peut véritablement découvrir la déchéance du protagoniste. Il tente l'internat mais ira vivre dans un appartement privé de son père. Il ne supportait pas la vantardise des jeunes. Il commence à ne plus suivre le cours et fréquente les étudiants des Beaux-arts qui lui enseignent ce qu'il juge comme ses premières réalités concrètes : l'art, le saké, le tabac, les prostituées, les monts-de-piété et l'engagement politique.

Il y rencontre l'un de ses véritables meilleurs amis : Horiki, un étudiant en art diplômé mais ruiné qui continue à fréquenter les ateliers de l'école. Le protagoniste n'a pas énormément de respect pour lui, mais il le considère tout de même comme son « instructeur » dans la

mesure où il représente un moyen pour l'auteur de sortir de l'irréalité de sa condition. Peu à peu, sa peur des autres et son rôle de « bouffon » qui disparaît le poussent à renforcer sa consommation d'alcool et de « services » féminins allant jusqu'à vendre tout ce qu'il possède pour continuer à se les procurer. Il trouve les prostituées angéliques, religieuses, réconfortantes à l'image de Marie. Il perd cependant le goût de s'amuser avec les prostituées lorsqu'il se rend compte que cela attirerait paradoxalement les autres femmes. Il commence à adhérer au Part communiste, mais avoue que c'est plus par plaisir de l'illégalité que par amour de Marx, il parle alors de « conscience boiteuse ».

Cependant, il avoue apprécier ces sympathisants de gauche qui regorgent de « coupables conscients » tels que lui. *« L'atmosphère de ce groupe d'un véritable mouvement souterrain entrepris par ces hommes me donnait une curieuse tranquillité, un bref confort spirituel. Bref, plus que le but originel de ce mouvement, sa pureté me donnait l'impression que j'étais en harmonie avec lui ».*

Privé d'argent par son manque d'assiduité en classe, il vit aux crochets de ses rencontres sentimentales en entretenant plusieurs relations en même temps. Le grand changement de cette forme de routine sera sa rencontre avec Tsuneko, une serveuse du quartier de *Ginza*, la première personne pour qui il aura véritablement un sincère respect. Cette femme, officiellement mariée, vit au jour le jour sans y prendre gout. Ensemble, ils décident de dépenser tout ce qu'ils possèdent pour s'offrir des instants de répit, des bribes de plaisir. Notons le lien entre le matérialisme et le soulagement comme nature humaine

que l'auteur dénonçait dans la préface quant à son jeune âge. Lorsqu'ils ne possédèrent plus rien, Tsuneko prononcera alors le terme qui va décider Yozo, « mourir ».

Ensemble, ils décident de mettre fin à leurs jours sur une plage, où seul le protagoniste sera retrouvé vivant (ndlr : un événement qui eut aussi lieu dans la réalité avec l'auteur). Dès lors, il exprime sa déception, et le regret de ne pas avoir accompagné Tsuneko ; dans une idéologie où vivre ou mourir sera pour lui deux concepts d'une substance égale, sans préférence pour l'un ou l'autre. Le carnet se clôt lorsqu'après son internement psychiatrique, il est recueilli par Hirame, un ami de la famille.

4. Le 3^{ème} carnet

Ce troisième carnet est celui de la confession d'un homme, au delà de la déchéance déjà engagée, il s'exprime sur ses doutes et les raisons de ceux-ci. L'auteur instaure une relation avec le lecteur qui peut se révéler être éprouvante pour lui par les thématiques abordées de manière très pessimistes. Ce carnet débute avec Yozo qui est confiné chez Hirame, pour éviter que ce dernier fasse une autre tentative. Il dénonce encore une fois l'hypocrisie de l'humanité et le rapport déformé à autrui qui nuit à sa propre individualité : « *Dans la manière de parler de Hirame, je devrais dire dans la manière de parler de tous les hommes de la terre, je trouvais des points obscures, des complications subtiles prêtes à servir d'échappatoires. Ses précautions rigoureuses, inutiles à mon avis, ses innombrables stratagèmes agaçants, m'ennuyaient* ». On note un passage où l'auteur fait une profonde confession sur sa personnalité en utilisant des parenthèses, et ce dans l'expression de sa

propre pensée : « *D'ailleurs, suis-je ou non capable d'aimer quelqu'un au monde ? C'est une question que je me suis souvent posée. Des gens tel que moi ne peuvent se lier intimement* ».

Chez Horiki chez qui il était parti se réfugier, il rencontre Shizuko, une journaliste chez qui il part s'installer et qui a une fille de 5 ans (l'auteur, probablement par respect, ne donnera pas plus de détails en dehors du prénom). Grâce à elle, il devient caricaturiste et acquière un peu de notoriété. C'est en dessinant que Yozo nous annonce pour la première fois qu'il pleure, et que la misère et le non-sens de la vie le pousse à sombrer. Shigeko, la fillette de 5 ans, l'appellera vite Papa. Il écrit pour boire et semble suivre ces vers de Guy Charles Cros « *Le lendemain répète la veille. Il faut qu'aujourd'hui je fasse qu'hier. Si j'évite une joie déchainée, alors je n'éprouverais pas une grande tristesse. D'une pierre qui encombre le chemin, le crapaud fait le tour et passe* ». Au bout de l'année, sombrant de plus en plus, il fuit son foyer pour ne pas interférer dans la vie des deux jeunes femmes « *Ces êtres étaient heureux en somme. Moi, pauvre, si je me mettais entre elles deux, je ne leur apporterais que le désordre. Un bonheur humble. De brave gens, cette mère et cette enfant. Si Dieu daigne écouter la prière d'un homme tel que moi, dis-je, je le supplie de leur donner le bonheur, pour une fois* ». La notion d'individu est aussi énoncée : « *Le monde. Dans une certaine mesure, j'eus l'impression que je commençais vaguement à le comprendre. Dans la lutte d'un individu contre ses semblables, l'individu doit vaincre. L'homme ne cède pas à l'homme. L'esclave lui-même rend les coups, à sa manière, comme le peut un esclave. Tout en proclamant qu'il y a des obligations entre les hommes, celui qu'on s'efforce d'atteindre c'est l'individu et toujours l'individu. La difficulté de comprendre le monde, c'est la difficultés de comprendre les individus* ».

Il rencontre ensuite Yoshi-chan, une vendeuse de tabac de 18 ans qu'il épouse sur un coup de tête. S'en suit un long dialogue entre Horiki et Yozo, dont le manque de cohérence du protagoniste comme du texte montre que celui-ci devait être sous l'emprise de l'alcool à ce moment-là. Yozo tombe dans l'ultime déchéance quand il apprend que sa femme le trompe, l'alcool devient alors son seul but. Pour se l'offrir, il recopie des estampes érotiques qu'il vend en cachette. Crachant du sang, il se rend chez une pharmacienne qui semble comprendre son malheur, il dit « *Les gens malheureux ont un sens particulier pour comprendre le malheur des autres* ». Apparaît alors un nihilisme plus global, puisqu'au lieu d'un discours, la pharmacienne et Yozo échangent de lourdes larmes. On apprend par la suite que cette pharmacienne (handicapée, veuve et dont le fils est mourant) lui conseil la morphine auquel il devient vite intoxiqué. Il devient amant avec la pharmacienne pour s'en procurer à moindre prix.

Il confesse à nouveau son envie de mourir « *Je veux mourir, il faut que je meure. Je ne me rétablirai jamais. Quoique l'on fasse je suis fichu. Je suis couvert de honte. Je n'ai plus le goût des promenades à bicyclette pour aller voir les cascades sous les jeunes pousses vertes. J'accumule les fautes les plus abominables ; mes souffrances augmentent et deviennent intenses. Je veux mourir, il faut que je meure, ma vie engendre toujours de fautes* ». (On reconnaît des traits communs à certaines caractéristiques neurologiques qui expliqueraient son état –notons de plus qu'il entre dans une phase de réduction des plaisirs et des moments de répit-). L'auteur, qui crache toujours plus de sang se voit emmener à l'hôpital, mais c'est une forme de piège car il s'agit en réalité d'un hôpital psychiatrique. A l'hôpital il pense « *Déchéance d'un homme. Désormais je ne comptais plus dans l'humanité* ». Après l'hôpital, sa famille l'envoie près de sa ville natale avec une servante où il vivra 3 ans sans se

soucier de rien « *Jusqu'ici j'ai vécu l'enfer. Dans le monde des humains, c'est la seule chose qui me semble vraie. La vie passe, rien d'autre* ». Le livre se conclue sur un épilogue construit pour que l'auteur prenne ses distances avec la réalité : Il n'est plus Yozo.

III. Nihilismes et autres courants

Si l'on devait comparer cette œuvre dite « shi-shosetsu » avec la littérature occidentale, nous pouvons dire qu'elle se rapproche plus d'une œuvre telle que *l'Immoraliste* d'André Gide que *Les mots* de Jean Paul Sartre, et ce notamment dans le rapport que l'individu entretient avec une certaine forme d'irréalité. Ce qui pourrait marquer dans cette œuvre est son fort lien avec les formes originelles de la postmodernité. Sans pour autant qualifier cette œuvre de postmoderne, nous vous proposons une explication du lien entre le nihilisme et la postmodernité de l'œuvre par sa conscience du vide entre autres. Le danger du nihilisme littéraire tout d'abord est énoncé par Dostoïevski dans ce qu'on appelle généralement « Le problème du Bien ». Il dit que « *Si Dieu n'existe pas, tout est permis* », cela permettant un rapprochement intéressant avec ce texte puisque le symbolisme à travers les signes religieux utilisé par Dazai Osamu est le seul moyen, volontaire ou non ; de séparer le bien du mal. Il existe aussi dans la philosophie nihiliste un rapport au non-être que l'on peut juger similaire avec l'irréalité de la condition chez Dazai Osamu. Or d'un point de vue philosophique, le non-être ne peut exister (car le non-être est une idée qui existe, et rien ne peut exister et ne pas exister en même temps). Il s'agit dès lors dans le cas de ce roman d'un nihilisme passif, sans conséquences idéologiques mais individuelles. La fragilité des identités individuelles étant le domaine originel du courant postmoderne, on retrouve donc le lien entre ces deux courants sur la notion d'individu. Cette vision se rapproche notamment de la méthode de

déconstruction métaphysique proposée par Derrida, et reste donc tout à fait au conditionnel.

En conclusion, il est difficile d'analyser l'œuvre de Dazai Osamu sans en dénaturer la substance. La grande qualité de l'œuvre réside dans l'interprétation unique que le lecteur va avoir. Il nous permet aussi d'aborder dans une forme d'intimité avec un fragment de l'identité japonaise, et ce sans passer par l'usuel symbolisme oriental, ce que nous pouvons toutefois nuancer ces dernières années.